

Voyages

La frontière entre photographie et peinture s'estompe étrangement dans les images que fabrique, avec son polaroid, Aurore Genicq. Dans un subtil équilibrage des couleurs et des thèmes, ses photographies témoignent d'un art de la suggestion : celui qui s'adresse à l'esprit et pas seulement au regard et à l'appétit irrassiable de l'œil dans ce monde noyé d'images. La photographie contemporaine lasse et ennue quand elle ne donne à voir et à penser que ce qu'elle montre : un monde prend la pose qui nous invite à y chercher l'un ou l'autre reflet de notre nombril. Sous les artifices croissants de la technologie de prise de vue, de retouche et d'exposition, un grand vide, que l'esthétisation comme seul parti pris des choses ne parvient plus guère à masquer. Les images d'Aurore Genicq, elles, mettent notre œil à l'épreuve car elles *ne montrent pas*, à proprement parler : elles n'ont pas la prétention de faire la lumière sur toute chose, comme le réclame sans cesse la rumeur contemporaine, mais se soucient plutôt des ombres que les choses projettent dans le réel, sur la paroi interne de notre crâne. Ces ombres sont précieuses car elles valent mieux que la proie. En arrêtant notre œil dans sa course chimérique, ses photographies le relance sur d'autres pistes, moins fréquentées – soudain le regard fait volte-face et plonge en dedans. Voici donc des images qui nous invitent à reconsidérer les lieux, les corps et les visages qui y apparaissent furtivement – comme ils savent le faire dans nos songes ; des images qui irriguent doucement notre regard – nous qui avons souvent l'œil sec. Par touches de lumière et taches d'ombres mêlées, ces photographies suggèrent, intriguent, questionnent et appellent des mots : elles hêlent une histoire, une petite histoire derrière l'image, où se trame un récit de vie emmêlé. C'est un voyage immobile qui convoque une pensée vagabonde et un art à l'image de la vie – où l'on ne saurait mieux répondre à une question que par une autre question.

François de Coninck